

Fantôme italiens
di Gilles Costaz (LES ECHOS, 19/07/2004)

"Urlo": hurlement, cri. Un cri retentit dans la nuit. Cri d'enfant? Cri d'une personne malade? Le cri se prolonge. Il retentira à d'autres moments de la nuit. Des personnages surgissent de l'ombre. Ils viennent de cabanes posées sur un sol qui a été couvert de sable et brille d'une blondeur étincelante. Un carnaval insolite se déroule. Une femme se barbouille de rouge tout en hurlant. D'autres individus sont silencieux. Ils sont l'Italie éternelle: débrouillards de tous l'âges, femmes en noir, paysans, un mouton même. Les visions qui se succèdent ne sont pas sur le même ton, pas toutes du même peintre, ou plutôt d'un peintre qui varie les techniques. Elles sont oniriques, fantasmatiques, médiévales ou modernistes.

Pippo Delbono fait apparaître en tranche napolitaine, le monde de ses souffrants - les acteurs qu'en bon pasteur, il a pris avec lui dans la rue et dans les hôpitaux psychiatriques, tels qu'il les redessine avec leurs expressions très particulières - et le monde d'aujourd'hui tel qu'il le croque dans des déformations grotesques. Voilà toute une population en maillot de bain qui danse, se déhanche de façon forcenée sur la plage et se montre heureuse de ses plaisirs futiles. Voici le pape, un géant dont on ne sait s'il est ridicule ou grandiose et des officiers, des religieux, des fonctionnaires...

Le théâtre de Delbono repose sur ses images et ses interventions. Il se mêle à sa troupe et s'en dégage suivant les moments. Rieur, hirsute, avec une barbe de plusieurs jours, le ventre rond réprimé par des bretelles, il est la parole tandis que les autres sonnent des corps et des cris. Il n'a pas appris ses textes, il les lit sur de feuillets que le vent menace d'emporter. Il parle - en français, avec un accent et une belle voix qui mange souvent les mots - de la vie, de la mort, répète que « les gens de sa génération étaient des gens merveilleux mais qui se sont liquéfiés le cerveau, sont devenus fous, ont tué des rois (nous citons de mémoire). Il brode autour du terme "secret" puis du terme "sacré". Quand tous les mirages ont circulé et fini leur carrousel, il dit : « Que la joie du jeu nous accompagne jusqu'à la mort » et lorsque la lumière tombe et qu'il ne reste qu'un chant pour boucler la nuit, il murmure une dédicace: « à ma mère ».

La bande à Pippo était une équipe de clochards magnifiques, de clochards célestes pour reprendre l'expression de Kerouac. Elle semble s'être un peu diluée dans une mise en scène qui vise davantage au spectaculaire. D'un point de vue plastique, « Urlo » est la plus belle réalisation du Festival d'Avignon. Elle a de la distinction comme ce tapis rouge qu'on ne cesse de rouler et dérouler sur le sable. Mais cela paraît parfois trop beau, trop apprêté, trop oublieux de cette pauvreté généreuse et blagueuse qui porte cette équipe vers ses hauteurs fraternelles. Comme si la collaboration avec le scénographe Philippe Marioge, grand maître des espaces imprévus, poussait quelque peu Pippo hors de son monde. Et surtout comme si la place de la musique, toujours présente chez Delbono, devenait moins foraine et trop importante. La manière soulignée dont s'inscrivent les interventions de Giovanna Marini et plus encore de la fanfare d'une école populaire de musique fait davantage penser à feu le polonais Kantor, qui faisait tourner les fantômes de la Pologne avec la même violence des timbres, qu'à l'italien Pippo.

L'auteur d'« Urlo », manifestement, est à un virage. Ses textes évoluent aussi, semblant aller vers un mysticisme nouveau. D'où un regard sur lui largement séduit et néanmoins perplexe.